

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une mécanique solennelle
La Constellation du Cygne de Yolande Villemaire
La Constellation du Cygne, Montréal, les Éditions de la Pleine
Lune, 1985, 179 p.

Gabrielle Poulin

Number 39, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1985). Review of [Une mécanique solennelle : *La Constellation du Cygne* de Yolande Villemaire / *La Constellation du Cygne*, Montréal, les Éditions de la Pleine Lune, 1985, 179 p.] *Lettres québécoises*, (39), 21–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Une mécanique solennelle

La Constellation du Cygne

de Yolande Villemaire

Dans *la Vie en prose*¹, les personnages de Yolande Villemaire rêvaient déjà sur le mythe de la réincarnation. À Vava, «écoeurée de faire partie de la race inférieure», Noëlle dit: «Ma petite chérie, t'as pas le choix. C'est dans ton karma. Fais comme moi, médite, médite. Dans ta prochaine vie, tu seras réincarnée en homme [...]»².

L'énigmatique surfemme de *la Constellation du Cygne*³ n'a pas eu besoin de méditer pour que lui soient dévoilés les différentes figures et les différents noms sous lesquels elle a traversé le temps et l'espace, avant de pouvoir, au terme d'une ultime épreuve, rejoindre, sur Lambda de la constellation du Cygne, son amour immortel. La révélation qui attend Celia Rosenberg dans la mort, c'est celle de sa véritable identité. Elle est la Vie elle-même, qui refuse de haïr les bourreaux comme elle refuse d'être enchaînée à la mort, parce qu'elle se sait plus forte que les bourreaux et plus forte que la mort elle-même. Elle proclame ses découvertes à voix très haute, solennellement et lyriquement, dans les dernières pages de ce roman qu'elle a traversé, de bout en bout, comme une étoile qui jette ses derniers feux.

La Femme fatale

Pour pouvoir rendre justice à l'héroïne du dernier roman de Yolande Villemaire, il faut, si l'on prétend lui appliquer le qualificatif de «femme fatale», donner à cette expression son sens le plus radical. Imaginer la fatalité incarnée tout entière dans une seule femme. Celia Rosenberg ne possède-t-elle pas le don d'assumer en l'inventant l'épreuve

qu'elle traverse et d'en triompher en s'y abandonnant? Mais prenons plutôt les choses par leur commencement.

La jeunesse de Celia Rosenberg, une multitude de romans faciles et de feuilletons populaires l'ont exploitée. Une quantité de films médiocres ont brodé autour du thème de la jeune fille naïve qui quitte sa province et s'installe à Paris avec l'espoir d'entreprendre une carrière de comédienne. Chacun sait que le loup, hélas! guette la brebis sans défense. La pauvre innocente devient la proie d'un souteneur qui réussit à l'associer à son métier comme entraîneuse.

Heureusement, Celia Rosenberg se contente d'évoquer ces faits très sommairement au cours du récit. Quand le roman commence, l'entraîneuse a déjà beaucoup d'expérience dans son métier. Ce matin-là, justement, elle entraîne vers sa chambre son dernier client de la nuit.

Paris, 15 août 1940. Le ciel est gris. Celia Rosenberg suit des yeux les pigeons qui s'envolent sous ses pas. L'homme à ses côtés marche pesamment. Elle sent l'ombre lourde de sa présence sur sa gauche. Dans sa main droite, elle tient une cigarette. Une maïs tachée de son rouge à lèvres orange. Elle la porte à ses lèvres. Expire la fumée vers le ciel gris qui passe, rapide, au-dessus de leurs têtes. Dans l'humidité.

La femme et son client passeront douze heures au lit, ravis par leur mutuelle avidité autant que par leur éblouissante performance. Dehors, Paris est occupé. Dehors, c'est la guerre. Dehors, les Allemands traquent les Juifs. Ici, dans cette



chambre obscure, Karl-Heinz Hausen, le brillant officier allemand, et Celia Rosenberg, la superbe Juive, s'aiment, sans relâche, dans la fureur. Leurs étreintes sans cesse les rapprochent et les éloignent l'un de l'autre. Ils sont à eux seuls tous les amoureux du monde. Leur chambre est le microcosme dans lequel, grâce aux sortilèges de l'imaginaire, le destin prend le masque de l'amour et l'amour, le visage du destin.

Un nouveau mythe?

Le premier chapitre de *la Constellation du Cygne* se lit tout d'une traite. Soutenue par la virtuosité d'une écriture à la fois emportée et retenue, d'une maîtrise parfaite, l'extraordinaire virtuosité des nouveaux amants, est proposée au voyeur avec une précision toute clinique. La prose de Yolande Villemaire jette des éclats qui ont la brûlante froideur du scalpel. Elle atteint, dans ces vingt-cinq premières pages, à un équilibre hallucinant, qui fait l'admiration du spectateur. Pour que le sortilège se prolonge, il faudra que la narratrice puisse continuer de soutenir les prouesses de ses personnages. Réussira-t-elle à les pousser vers les sommets cosmiques qu'ils ont cru entrevoir à travers les éclats de la chair? Infaillibles dans l'aseptie de la salle d'expérimentation, les moyens techniques, ne se révéleront-ils pas déficients sur les champs de bataille des hommes et dans les régions d'ape-santeur où évoluent les dieux?

À mesure que les yeux de Celia Rosenberg se dessillent et qu'elle découvre lentement, tellement lentement, les horreurs de la guerre, sa mémoire cosmique, elle, s'enhardit. La «sorcière à la peau verte», qui avait osé de timides manifestations dans la chambre des amours, apparaît de plus en plus fréquemment. Elle s'embusque dans tous les miroirs de ce récit spéculaire, comme le visage de la mort qui guette fatalement même la femme fatale. Arrachés aux ténèbres par la clarté verte de ce visage ricaner, des noms, apparemment étrangers au récit, surgissent: François d'Assise, Jacques Coeur, Robert Desnos, Victor Hugo, Fra Severino, Rose-Mélanie Boulanger... Des noms, des noms, toute une litanie de noms, qui forment une sorte de chaîne sonore dont l'écho traverse les âges et les

sphères célestes. Chacun de ces noms devrait contenir une parcelle de la révélation éclatée de ce récit étrange.

Un système très bien rodé

Il se peut que Celia Rosenberg soit une femme mythique et qu'il faille adhérer au texte qui lui donne naissance avec l'enthousiasme et la complicité, sinon l'esprit crédule, des initiés. Même considérée comme une sorte de mythe moderne, cette histoire ne réussit pas, cependant, à susciter une adhésion inconditionnelle. Une fois refermée la porte du sanctuaire, le charme se rompt. Hors de la chambre secrète du premier chapitre, Celia Rosenberg et, avec elle, le récit apparaissent dépouillés du corps vivant qui les rendait séduisants. Désormais, il ne s'agit plus que de grandes envolées cosmiques. Fort occupée à mettre en place les structures qui sont absolument nécessaires au décollage de sa femme-oiseau, la narratrice cherche des points d'appui dans le réel: elle évoque à tout propos le parfum des magnolias d'une Louisiane idyllique; elle joue sur des associations de couleurs: le gris et le vert, le vert et le gris, la blancheur des cygnes, le bleu d'un petit hippopotame; elle utilise des refrains incantatoires: «Ils ont refusé de me donner du lait à la crèmerie»... «Il était égyptologue avant la guerre.» La psychologie du personnage de Celia Rosenberg tient dans un ensemble d'obsessions sensuelles, qui forment, tout au long du récit, le lieu par excellence des signes, des présages et, comme il se doit, des images récurrentes d'un champ sémantique et métaphorique très bien structuré. Il suffit de tracer une ligne d'un signe à l'autre pour voir se rassembler les caractéristiques, ou mieux encore, les traits de cette femme dont la dispersion dans le texte a remplacé la traditionnelle épaisseur psychologique.

Pour assurer le succès de l'entreprise de lévitation, il faut aussi à la narratrice un levier. Celia Rosenberg aime «l'amour physique par-dessus tout». Si le clone d'énergie qu'elle visualise peut faire disparaître la sorcière, la pulvériser «en mille et une étincelles de pure lumière verte», l'amour constitue, lui, un levier tout-puissant qui propulse Celia Rosenberg d'un siècle à l'autre, affine sa vision, lui

donne le pouvoir de survivre au milieu de la chambre à gaz et d'assister, dans le four crématoire, à sa propre mort et à sa propre métamorphose. Oh! merveille! Voyez: le phénix renaît de ces cendres modernes. C'est un oiseau! Oui, un oiseau femelle: elle s'éloigne à tire-d'aile des camps de l'horreur. «Les dédales de la mort [sont] en constellations d'étoiles bleues» (p. 178.) «Sur Lambda de la constellation du Cygne, les chevaux sont de cette couleur-là.» (p. 179.)

Au début de sa vie (la septième?), Celia Rosenberg voulait devenir comédienne. De *la Constellation du Cygne*, Yolande Villemaire a fait une véritable mécanique théâtrale dont tous les ressorts, les leviers et la tuyauterie sont à ciel ouvert, ainsi qu'on a coutume de l'observer dans l'architecture de certains théâtres, de certains musées ou de certaines églises modernes. La voix de la passion prend ici des accents métalliques. Les images des rêves font partie des rouages, des décors, des costumes, en somme de l'attirail nécessaire à la représentation. Les gestes de l'amour aussi obéissent au mécanisme sans faille d'un spectacle hautement professionnel. Il n'est pas jusqu'aux retours en arrière qui, programmés avec un soin rigoureux, n'obéissent à un système de signaux rigides, efficaces à tout coup: Celia Rosenberg se voit... se revoit... regarde... rêve qu'elle est en train de... se rappelle... revoit... revoit... revoit...

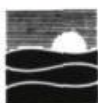
Des univers incompatibles

Autrement dit, le roman fonctionne! Faudrait-il exiger en outre que ce genre d'univers touche le lecteur, que des personnages contenus tout entiers dans leurs noms, dans leurs costumes ou dans leurs fonctions réussissent à l'émouvoir? La narratrice prétend bien qu'ils pleurent, qu'ils souffrent, qu'ils s'aiment, mais cette sorte de pleurs, de peines et des protestations d'amour, soumis eux aussi aux déterminismes d'un code, ne suscitent aucune émotion. Les personnages de *la Constellation du Cygne* sont de beaux automates qui ne changent ni n'évoluent. Leur karma les dirige, les absout de toutes leurs fautes et leur enlève le crédit de leur héroïsme.

Cet homme qu'elle a aimé avec toute la force de son âme n'a plus rien d'humain, rien. C'est une belle mécanique, froide, hystérique et malheureuse qui se tient droite, le menton levé, l'oeil fier devant elle. «Karl-Heinz Hausen», gémit Celia Rosenberg qui ne se résigne pas à la vérité, qui refuse l'éclatante vérité. Cet homme n'a plus rien d'humain, Celia Rosenberg, rien. Cet homme est un dieu, Celia Rosenberg, un dieu cruel et impitoyable, aussi cruel que le vert de ses yeux, aussi impitoyable que la flamme noire de ses iris. Cet homme est un surhomme qui joue à la guerre, Celia Rosenberg, un être venu de la nuit des temps pour incarner la mort, pour faire jouer la mort. (p. 157.)

Qu'ils bougent, s'agitent, se déplacent, volent, qu'ils parlent d'amour, de mort, d'injustice ou de beauté, les personnages de ce mythe moderne gardent une voix impersonnelle. Ils obéissent aux lois occultes de la Kabbale, aux suggestions des tables tournantes, aux modes et aux credos du jour. Assez curieusement, l'écriture de Yolande Villemaire s'affuble, elle aussi, des costumes et des parures qui lui donnent un visage presque impersonnel. La solennité du mythe exigeait-elle pour éblouir le spectateur la solennité d'une prose rigide, soumise aux diktats des clichés romantiques? «Elle passe une main lasse sur son front perlé de sueur.» «Un soupir de douleur lui échappe...» «Et ce coeur la berce et l'emporte dans le noir total qui pulse d'amour aux confins de son être et du sien.» Ouf! La grande tragédie antique s'est vidée de toute substance. Il reste une mécanique solennelle et l'éloquence qui, à l'instar du cygne, refuse de se laisser tordre le cou.

La Constellation du Cygne, on l'aura deviné, est aux antipodes de la Vie en prose. Yolande Villemaire ne nage pas deux fois dans les mêmes eaux. À ce coup-ci, elle se fait l'initiatrice d'une sorte de grand jeu dont elle livre les règles à mesure que la partie avance. Le déroulement de cette sorte de jeu et l'issue finale obéissent aussi à un invisible karma. L'émotion, ici, serait déplacée autant qu'inefficace. Seule la vigilance est requise. Mais une fois engagée dans la partie, l'intelligence même peut s'assoupir. Dans cet univers-là, signaux et garde-fous suffisent à contrôler les forces du hasard, à maîtriser les élans de l'imagi-



LES ÉDITIONS des PLAINES
C.P. 123, Saint-Boniface
(Manitoba) R2H 3B4
(204) 235-0078



Georges Bugnet,
homme de lettres canadien
par Jean Papen
230 p. \$11.95
ISBN: 920944-50-7

Prix Champlain décerné par le Conseil de la Vie Française en Amérique, en 1968, à l'auteur qui a étudié en profondeur l'ensemble littéraire de Georges Bugnet.

Quête spirituelle d'une femme de trente-huit ans pour le père "magicien" de son enfance qui a fait d'un coin albertain un véritable paradis terrestre.



Sauvage-Sauvageon
par Marguerite-A. Primeau
163 p. \$7.95
ISBN: 920944-47-7

nation et à restreindre les ébats de l'intelligence elle-même.

Voilà! La partie est terminée. Celia Rosenberg est allée au bout de son destin. Ce roman contenait sa dernière aventure de réincarnation. Quant à Yolande Villemaire, dont le talent est réel, sans doute entend-elle déjà d'autres voix, aperçoit-elle d'autres signes auxquels elle s'apprête à obéir. Il reste heureusement des univers inédits en dehors de l'influence des astres sur lesquels il y a place encore pour les périls et les découvertes de la liberté et de l'écriture. □

1. Yolande Villemaire, *La Vie en prose*, Montréal, les Herbes rouges, 1980.
2. *Ibid.*, p. 240.
3. *La Constellation du Cygne*, Montréal, les Éditions de la Pleine Lune, 1985, 179 p.